

# I

## LA BOURDONNAIS

*« La Vérité est une grande menteuse, ne l'oubliez pas ».*

José Carlos Somoza  
La clé de l'abîme.

Le docteur Longemin leva la tête. Il venait d'entendre un léger bruit, un crissement de graviers écrasés, caractéristique de l'arrivée d'une voiture ; puis le bruit cessa et une portière claqua, puis une autre. En s'approchant de la fenêtre de son bureau, au premier étage de la clinique de La Bourdonnais, le docteur Longemin aperçut le chauffeur du véhicule, une vieille Citroën noire fatiguée et poussiéreuse, qui sortait du coffre arrière la valise de Pierre Dumoulin.

Il s'empressa de descendre pour accueillir celui qu'il attendait avec impatience, un jeune psychiatre tout juste sorti de son internat à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris, et dont on disait le plus grand bien.

Il l'avait rencontré au début de l'été, lors d'une brève entrevue et avait tout de suite décelé chez lui ce mélange d'érudition, de curiosité et d'enthousiasme dont sa clinique

avait besoin. Pierre Dumoulin devait remplacer le docteur Poirier, vieil associé du docteur Longemin qui venait de prendre sa retraite et était retourné s'occuper de ses ruches quelque part en Corrèze.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Bienvenue à La Bourdonnais, dit le Docteur Longemin. Vous avez fait bon voyage ? Ce sont vos seuls bagages, ajouta-t-il sans attendre de réponse, en désignant la petite valise de Pierre posée à ses pieds.

– Oui, à part une caisse de livres qui devrait arriver par le prochain train.

Le Docteur appela d'une voix forte André, son jardinier et homme à tout faire, afin qu'il aide le jeune Pierre Dumoulin à porter sa valise dans le pavillon qui lui servirait de résidence, au fond du parc.

– Je vous laisse quelques instants entre les mains d'André, dit le Professeur Longemin. Il va vous montrer vos appartements. Prenez le temps de vous rafraîchir. Je vous attendrai dans mon bureau. Premier étage, première porte à droite, ajouta-t-il en désignant une fenêtre du doigt. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Le pavillon où André conduisit Pierre avait été autrefois transformé en menuiserie et il en conservait une odeur de colle et de sciure qui rappela tout de suite au jeune interne la maison de son grand-père dans l'Ariège. Il se dit qu'il y serait bien.

Sans dire un mot, André, le jardinier de la clinique, légèrement voûté par des années passées accroupi auprès des plantes, ouvrit les volets du pavillon. La lumière douce de cet après-midi de septembre éclaira le plancher de bois et dévoila des toiles d'araignée qui devaient dater de quelques mois. Le docteur Poirier avait abandonné son atelier au dé-

but de l'été. Quelques guêpes mortes et quelques mouches vrombissantes encombraient encore le bord des fenêtres.

– Vous allez être le premier à vivre ici, dit André quand il eut fini d'attacher les volets à l'extérieur des murs à l'aide de vieux crochets de fer rouillés par la pluie. Le docteur Poirier venait s'installer là pour ses projets de construction avec les malades qu'il essayait d'intéresser au bricolage. Ils faisaient des cabanes pour les oiseaux, des affaires comme ça. Ah ! Dame, c'était un original, le docteur Poirier, presque autant que ses malades. Mais la menuiserie, sans lui, c'est terminé. Le Professeur, le travail manuel, c'est pas son fort, pour sûr.

Pierre se dit qu'en effet, il imaginait assez mal le docteur Longemin, avec sa blouse blanche impeccable et son nœud papillon, en train de fabriquer des cabanes à oiseaux dans une menuiserie au fond du parc. L'une d'elles, peinte de couleurs très vives, presque fluorescentes, traînait encore sur une table basse. Pierre la prit, la regarda quelques instants, et la remit à la même place. Elle n'était pas tout à fait terminée.

Une deuxième pièce s'ouvrait dans l'enfilade de la première, avec un plancher de bois blond et un lit d'une personne en bois plus foncé, du chêne sans doute. Au fond de cette pièce, André ouvrit la porte d'un petit cagibi.

– Votre salle de bain, dit-il sur un ton triomphant, dévoilant d'un grand geste de la main un lavabo au fond jauni et une petite baignoire sabot en zinc, dans laquelle Pierre pensa qu'il arriverait peut-être à s'asseoir, en repliant contre lui ses jambes, qu'il avait fort longues.

– On a fait installer ça pour vous, dit fièrement André. C'est moderne. Bon, j vous laisse, j'ai à faire. Vous connaissez le chemin pour le bureau du Docteur. Je vais envoyer Mathilde pour qu'elle vous mette des draps propres et vous fasse un peu de ménage.

André parti, Pierre fit tourner le robinet qui émit un bruit de sifflet enrôlé, et réussit à se passer un peu d'eau froide sur le visage. La nuit en train depuis Paris avait été longue. Ces locomotives à charbon envoyaient des escarbilles dans les yeux dès qu'on se penchait vers l'extérieur, mais Pierre ne pouvait pas s'empêcher de mettre le nez à la fenêtre pour le plaisir de sentir le vent dans ses cheveux, et il en gardait encore des traces sur le visage.

Comme il se dirigeait vers le bureau du Professeur, Pierre croisa Mathilde qui arrivait, essoufflée, avec seau et serpillière, un fichu mauve à pois blancs noué par-dessus son chignon gris.

Le bureau du Docteur Longemin baignait dans une demi-pénombre. Aux murs, des copies de petits maîtres de l'école flamande confirmaient le goût du médecin-psychiatre pour le clair-obscur. D'ailleurs, il était fasciné par les rêves, domaine par excellence du clair-obscur. Il siégeait derrière un bureau gigantesque, lui, sa blouse blanche et son noeud papillon, tel un roi régnant sur la Folie, et des étagères de bois sombre remplies de livres de médecine, attestaient de ses connaissances. Un mur entier était consacré à ses diplômes.

– Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il à Pierre, qui s'enfonça dans un fauteuil rouge semi-Voltaire, dans lequel il se sentit tout petit.

C'est ici que je reçois mes patients, ajouta-t-il en désignant un divan déjà défoncé par le poids de malades successifs. C'est ici que nous nous rencontrerons régulièrement. Votre bureau est de l'autre côté du couloir. Nous sommes voisins. Nous pourrons discuter facilement, sans avoir à prendre des rendez-vous continuels.

J'aime vivre au milieu de mes fous, poursuivit le docteur Longemin après un silence ; enfin, je ne devrais pas dire « mes fous », ni même mes « aliénés », je devrais dire les « malades mentaux », ce serait plus conforme aux nouvelles

philosophies. Mais le terme de fou ne m'a jamais paru péjoratif, il m'a même toujours semblé sympathique. « Fou », ça évoque le vent dans les arbres, un souffle puissant, une passion. Ce sont les fous qui tiennent le miroir de la vérité, comme en témoignent les gravures du Moyen Âge. J'en ai ici quelques-unes, dit-il avec un mouvement évasif vers les murs. Ce sont eux qui nous rappellent les profondeurs de l'être humain, nos extravagances possibles. Les individus normaux m'ennuient la plupart du temps. Vous savez sûrement, Pierre, vous permettez que je vous appelle Pierre, que le mot « norme » signifie « équerre », quelque chose de droit et de raide, et je n'ai jamais été très attiré par les mathématiques.

Mais je ne vais pas commencer à vous ennuyer avec mes théories. Venez plutôt, que je vous fasse faire un tour du propriétaire.

En septembre 1937, située entre Perpignan et la plage du Canet, non loin de la Méditerranée, la clinique de La Bourdonnais faisait figure de lieu expérimental pour malades mentaux fortunés. À l'affût des nouvelles méthodes, le docteur Longemin considérait ses patients avec le plus grand respect et, quoique fidèle aux pratiques courantes de la psychiatrie de l'époque, parfois violentes, il s'essayait avec certains d'entre eux à la psychanalyse, nouvelle méthode à la mode, et prenait le temps d'être à l'écoute de ceux qui le fascinaient le plus et pour lesquels il croyait au pouvoir de la parole.

Quelques instants plus tard, Pierre déambulait derrière son patron dans les couloirs et les diverses salles de la clinique psychiatrique de la Bourdonnais. Un poète et un théoricien, songeait-il, je sens que nous allons pouvoir nous entendre. Ce faisant, ils étaient arrivés devant une grande porte vitrée dont le docteur Longemin tourna la clenche.

– Nous voici dans la salle Esquirol ; c'est là que la plupart des malades capables d'une vie sociale se retrouvent. Ils peuvent jouer aux cartes ou aux dominos. Certaines femmes peuvent tricoter avec l'aide d'une infirmière, enfin celles qui le désirent. C'est une sorte de salle de séjour. C'est important qu'ils ne restent pas enfermés toute la journée dans leur chambre ou dans le dortoir.

En effet, dans cette grande salle à moitié vide, trois femmes sans âge tricotaient, en se balançant légèrement, une chose assez informe qui pourrait peut-être un jour leur servir de châle ou de couverture.

– L'infirmière leur montre comment faire des carrés, expliqua le Professeur. C'est tout ce que leur manque de concentration leur permet. Par la suite, elles peuvent coudre les carrés ensemble pour en faire leur « petite douceur ». Pierre s'approcha de l'une d'elles qui ne leva pas les yeux de son ouvrage.

– Jolie couleur, fit-il remarquer gentiment alors que l'ouvrage était d'un jaune délavé. La femme ne réagit pas. Par contre, quand il s'éloigna, il l'entendit dire quelque chose tout bas à sa voisine de tricot, qui émit un petit rire hystérique.

Dans un coin, sur une table bancale qui avait eu son heure de gloire, deux hommes dans la cinquantaine grisonnante, arborant l'uniforme de la clinique, sorte de pyjama de flanelle bleue portant l'étiquette La Bourdonnais, comme un écusson, semblaient jouer aux cartes, avec une méthode qu'eux seuls connaissaient.

– Je n'ai jamais bien compris à quoi ils jouent, dit le docteur Longemin. C'est une sorte de bataille dans laquelle les figures n'ont pas la puissance habituelle. Ils leur donnent des noms qu'ils sont les seuls à connaître. Il est absolument

impossible pour une troisième personne de rentrer dans leur jeu.

– Vous êtes sûr que ce ne sont pas des jumeaux identiques ? demanda Pierre en plaisantant.

– Sûr. Mais ils ont certainement une parenté d'esprit que nous ignorons. Eux seuls se comprennent.

– Ce serait terrible si l'un d'eux mourait, dit Pierre, il perdrait son unique partenaire de jeu.

– C'est vrai, admit le Professeur, mais il est probable que celui qui resterait trouverait quelqu'un d'autre à qui transmettre les règles du jeu.

Venez, je vais vous emmener voir le dortoir qui se trouve dans la même aile du bâtiment, à l'étage au-dessus.

La clinique de la Bourdonnais était une ancienne maison bourgeoise, sorte de petit manoir du XVII<sup>e</sup> siècle, comprenant un grand bâtiment central de pierres blanches, séparé en deux ailes distinctes, de chaque côté d'un hall vitré, et possédant deux étages surmontés d'un grenier percé de lucarnes. Une grosse bâtisse. Un escalier circulaire aux marches très larges menait du parc à l'entrée du hall central.

Le dortoir était une longue pièce de vingt mètres de long, abritant une trentaine de lits métalliques recouverts d'une couverture grise pas très invitante. On s'y rendait par un majestueux escalier de pierre surplombé d'une large voûte.

– Ça n'est pas le grand luxe, mais c'est mieux qu'à l'asile, dit rapidement le docteur Longemin, apercevant le regard de Pierre sur les couvertures grises. Nous avons douze femmes du côté droit, et quinze hommes du côté gauche. La cloison qui les sépare est en tissu, mais nous y avons installé la chambre d'une des surveillantes, si bien qu'ils ne franchissent pas cette barrière symbolique. Du moins, pas à ma connaissance. En tout cas, nous n'avons

pas eu de cas de grossesse en dix ans, s'empressa d'ajouter le Professeur.

Cinq grandes fenêtres donnaient sur le parc, mais de lourds rideaux blancs, fermés en pleine après-midi, empêchaient la lumière d'entrer. L'air sentait l'éther et le vomi.

Pierre porta la main à son nez dans un mouvement involontaire. Au pied de chaque lit, une liste indiquait la température des patients et l'heure de leurs traitements. Deux infirmières portant des coiffes blanches immaculées s'affairaient autour des lits dont certains étaient encore occupés.

– Vous trouvez l'air difficile à respirer ? demanda le Professeur en remarquant le geste de son jeune collègue. Les fenêtres sont fermées à clé. Nous ne sommes qu'au deuxième étage, mais c'est assez pour se casser une jambe. Plusieurs de nos malades dépressifs ont envie de sauter dès qu'on leur ouvre une fenêtre. C'est notre devoir de les protéger. Cette pièce n'est jamais vide. Il y en a toujours qui ne veulent pas sortir de leur lit, même en plein été. L'homme que vous voyez dans le lit du fond, caché sous sa couverture, c'est Victor, un ancien buveur d'absinthe qui a étranglé sa femme alors qu'il était totalement ivre et qu'il la soupçonnait d'avoir une liaison avec le palefrenier. Depuis qu'il est ici, il est dans un état mélancolique permanent et ne veut plus quitter le dortoir. Nos infirmiers doivent se battre avec lui pour l'emmener aux bains froids et autour du parc une fois par semaine. Il ne se souvient pas d'avoir étranglé sa femme et nous accuse de l'empêcher de venir le voir.

Nous avons plusieurs anciens buveurs d'absinthe dans le service qui sont dans un état lamentable. Nous essayons d'en réhabiliter quelques-uns en les faisant participer aux travaux de jardinage. Mais la plupart d'entre eux ne sortiront plus jamais d'ici. Venez voir, dit-il à Pierre en s'approchant d'une fenêtre. Il désigna du doigt un homme dans la

quarantaine, légèrement voûté, vêtu du costume bleu des malades de la clinique, en train de tailler les rosiers rouges encore en fleurs à cette période de l'année, de chaque côté de l'allée centrale.

– C'est Henri, dit le Professeur ; il est chez nous depuis deux ans maintenant, et il n'a pas touché à une seule goutte d'alcool. Ses crises d'agitation sont de moins en moins fréquentes et j'ai bon espoir de lui faire réintégrer sa famille. Une exception à la règle. Il a eu cinq enfants d'une première femme qui est morte en couches en donnant naissance au cinquième, et deux enfants d'une femme de Collioure assez fortunée, qui lui permettait de se livrer à ses deux passions: l'absinthe et la poésie. Il a publié un recueil de poèmes qui n'a pas eu un gros succès et c'est là qu'il s'est mis à boire. Il rêve de devenir le nouveau Baudelaire. Sans doute finira-t-il comme lui, malade et oublié.

– Et muet, également, ajouta Pierre.

– Je vois que vous connaissez vos classiques, dit le docteur Longemin.

Nous n'utilisons pas le dernier étage. Il est un peu en soupente et il y fait très chaud l'été. C'était le grenier et ça l'est resté.

Dans l'aile ouest de la clinique, nous avons des chambres pour des petits groupes, quatre ou cinq malades. Personne n'a droit à une chambre individuelle. D'ailleurs, ce ne serait pas souhaitable. Nous avons ajouté des cloisons dans les anciens grands salons, pour avoir cinq chambres en haut et cinq chambres en bas. Nous hébergeons en ce moment soixante-six patients. Nous sommes presque au complet. Nous pouvons accueillir deux ou trois patients de plus, sinon, c'est l'asile qui les attend. Mais les infirmiers sont déjà très chargés.

– Combien d'infirmiers avez-vous ? demanda Pierre.

– Trois femmes, et deux hommes, ce qui est vraiment le minimum, et puis nous avons Mathilde qui est en charge de la cuisine et son mari André, qui s’occupe un peu de tout et que vous avez déjà rencontré. Ils habitent d’ailleurs ce qui a toujours été le pavillon du jardinier, près de la grille d’entrée.

La partie du dortoir la plus éloignée de la porte, là-bas, au fond, reprit le Professeur en s’éloignant de la fenêtre, est réservée à quelques paralytiques que nous traitons par impaludation. Plusieurs d’entre eux ont une paralysie générale à la suite d’une syphilis mal soignée qui s’est localisée dans le cerveau. Nous leur inoculons du sang prélevé sur un malade atteint de paludisme. Nous essayons de toujours garder une souche vivante de paludisme dans le service.

– Vous voulez dire que vous gardez un malade atteint de paludisme en phase aiguë sans le soigner ? demanda Pierre.

– C’est à peu près ça, dit le Professeur. Le docteur Gabrielli est chargé de cette technique d’inoculation. Vous n’aurez pas à vous en soucier. Il n’est donc pas nécessaire que je vous montre l’infirmierie pour l’instant. Je vais plutôt vous emmener dans la pièce réservée aux femmes mélancoliques ou schizophrènes. Nous avons essayé de les mêler à nos grandes hystériques. Je pensais que cela produirait un effet d’équilibre ; mais cela n’a pas donné les résultats escomptés. Les patientes mélancoliques semblaient encore plus mélancoliques et effrayées d’être témoins de toute cette agitation et les hystériques s’en prenaient à elles comme si elles n’arrivaient pas à supporter leur immobilité. Nous avons dû les remettre dans des salles et des chambres séparées.